

Les nostalgies de Dieu *

Par la philosophie, l'homme tend à la Sagesse. Il n'y a pas là seulement l'étymologie du mot, mais aussi le sens de la démarche. Philosopher, c'est d'abord vouloir exprimer, formuler pour soi-même ou pour les autres une certaine intuition confuse de la Sagesse, un pressentiment du sens que porte toute présence. C'est très secondairement que l'on se demandera si cette Sagesse est la Sagesse-d'un-Être, la Pensée-d'une-Personne, la Connaissance-d'un-Dieu, ou, tout autrement, une pensée objet, un monde de la connaissance, une science. La démarche philosophique reste identique à elle-même, quand bien même il lui arriverait de se teinter de déisme. Elle est « question ». Proposition faite à soi-même d'atteindre, par soi-même, la connaissance pressentie.

L'homme peut, en cours de route, renoncer à son projet. Soit qu'il découvre que sa Sagesse est inaccessible, soit qu'il la juge inutile, inefficace ou dangereuse. Mais le propos philosophique consiste dans la tentative de cette conquête. Au contraire, avec la Révélation, telle que la Bible des Hébreux en parle, c'est la Sagesse elle-même qui s'offre à l'homme. La Parole de Dieu fait irruption dans l'entendement humain, et rend par conséquent le propos philosophique illusoire. Mais il faut préciser tout de suite qu'il s'agit là de la *Révélation au prophète*. La révélation du prophète au non-prophète, par laquelle se fonde une « religion », une tradition religieuse, côtoie encore la perspective philosophique. Elle est réponse, mais donnée à un entendement d'où la perspective de la requête n'est pas absente, n'est pas annulée par l'envahissement de la preuve que Dieu parle *en disant*.

* Article publié dans *Targoum* 1, janvier 1954, pp. 51-60.

Après quoi le prophète ne peut que dire, en parlant, ce que Dieu lui a dit.

Il faut donc, avant toute chose, tenter de caractériser l'intimité de la « question » philosophique. Elle est la nostalgie de l'homme sans Dieu.

Philosophie et Histoire

Le mouvement de la pensée, dans la démarche philosophique, se tend vers un dévoilement pour l'homme de la signification des « présences » du monde. Une philosophie se trouve fondée dès qu'une présence, donc une relation, se trouve mieux définie ou rendue apparente. Mais le mouvement primordial de toute pensée philosophique est *de mettre en question, de risquer* le sens de son être dans la signification de la relation décelée. Ici, le Verbe ne se borne pas à « dire » l'être. Il est l'être même, identifié avec la question qu'il pose ; l'être qui interroge, quoi qu'il dise.

Le profane a volontiers tendance à identifier la philosophie à la métaphysique. Certains philosophes le font également. C'est qu'ici la présence interrogée est celle de l'Être dans sa présence totale, au-delà des apparences. Et c'est, logiquement et historiquement tout à la fois, le lieu même où la pensée philosophique prend naissance. Celui aussi où elle revient périodiquement reprendre force pour la conduite de sa recherche. Les questions de métaphysique sont fondamentalement celles où le sort de l'homme est le plus engagé. Bien qu'apparemment le philosophe semble être ici à la recherche d'une « vérité » abstraite, l'homme y est irrémédiablement mis en question. Le sens de la personne humaine, en relation avec l'Être dans sa relation avec toute présence, dépend en effet de l'élucidation de la question de l'être. S'interroger sur l'être en tant que présence, et de quelque façon que ce soit, dans une métaphysique qui dit son nom, ou dans une philosophie qui ne le dit pas, c'est dévoiler que l'homme interroge parce qu'il ne sait pas, c'est proclamer qu'il ne lui suffit pas d'être ce qu'il est pour être homme. Et il sera facile d'apercevoir que, pour un être dont *l'existence* se définit par la connaissance, ne pas connaître et surtout ne pas se connaître équivaut à ne pas *être*. La première indiscretion du premier philosophe a donc mis toute l'humanité en question. Et l'homme le pressent, même lorsque le philosophe ne le dit pas. De ce pressentiment, la philosophie n'est que l'ivresse ; le philosophe reste toutefois le seul homme dont l'existence garde la possibi-

lité d'un sens, car philosopher c'est faire de son existence la recherche de son être.

Cependant, derrière toutes les problématiques déployées par les différentes philosophies, un fait fondamental doit être mis en évidence. C'est la problématique même de toute philosophie. Indépendamment de la sympathie intellectuelle, de la reconnaissance affective, de l'accord possible mais toujours subjectif que tout système ou fresque philosophique peut obtenir de la part de celui qui est admis à en prendre connaissance, il reste en fin d'enquête l'impression caractéristique que, par définition, le dernier mot ne peut être dit. En d'autres termes, on serait tenté de dire à la fin de tout discours *qu'il en est certes sans doute ainsi en vérité, mais à la condition qu'il en soit ainsi en réalité.*

C'est avouer que la pensée humaine ne dispose pas de technique de vérification en ce domaine : on prendra rarement un philosophe en défaut de logique. Autant prétendre d'un théologien qu'il est athée, parce qu'il parle de Dieu selon le langage d'une autre familiarité. Même hérétique, un croyant reste croyant. De même pour le philosophe. Procédant d'un autre point de vue, ses intuitions n'en sont pas moins vraies. Chaque assurance implique son propre risque. On regrettera cependant que le sujet ne soit pas épuisé. Ou, en d'autres termes, *que la question reste posée pour d'autres.*

Mais cet aveu caractérise d'autre part la nature de l'attitude philosophique elle-même : tentative de faire dire par l'homme ce que seul un « Maître du monde » peut formuler en certitude : le sens de l'existence humaine. Un sens tel qu'il prenne en son extension toute personne ayant existé, existant, ou qui existera. De plus, le fait que l'objet de la question, l'homme, soit précisément le sujet de la pensée mène le philosophe, et c'est là sa vertu propre, à une ascèse préliminaire de la conscience philosophique de soi, dont l'homme du sens commun n'est que provisoirement à l'abri : « Qui suis-je, moi qui pense ? » se demandera Descartes.

Cette ascèse trouve très vite sa modalité pathétique dans la transmutation de la curiosité inhérente à la pensée en inquiétude au sujet des conditions mêmes de la pensée. D'où une tension caractéristique de la démarche philosophique, et une ouverture de principe à toute question, à tout problème susceptible de nourrir cette tension. Pour elle, le faux problème est moins celui qui se pose en données contradictoires, que celui dont la donnée enferme une quelconque possibilité de solution. La philosophie laissera de bon gré ce genre de problème aux sciences pour la connaissance, aux arts pour la pratique.

Ils ne redeviendront siens qu'au moment précis où l'histoire les lui rendra en relation de présence à la Présence humaine.

D'où ce fait, apparemment curieux, que la philosophie ait une histoire, en parallèle de l'Histoire elle-même. C'est qu'elle est la mise en question du fait *que le monde dure et que l'homme le sache*. Tout inventaire des problèmes philosophiques entre nécessairement dans ce cadre.

Philosophie et sagesse

Cependant, que la philosophie ait une histoire n'est paradoxal que dans la seule mesure où l'on omet de la distinguer de la Sagesse. Celle-ci n'a de relation avec la mémoire de l'humanité que pour se *transmettre* par elle et non pour se *constituer* en elle. Ce geste-là reste le propre de la philosophie. La Sagesse, elle, n'a pas d'histoire. Elle se meut dans le monde du sens. Elle a le visage de l'éternité. Une éternité sans repos, mais sans ennui, puisque le monde dure. La tentation de cette identification est le propre des sociétés économiquement prospères où la philosophie se fait éclectique, et vient précisément de ce que la modalité pathétique de la Sagesse se trouve être la sérénité. La Sagesse est sereine, dans l'humour ou dans l'ironie, car pour elle, dès le principe, le sujet de la question s'est trouvé être, métaphysiquement, l'objet de la pensée. Le Sage sait de qui il parle lorsqu'il parle de Dieu, ou de l'homme. Il n'est pas du tout sûr que le croyant le sache toujours. Le philosophe cherche et l'avoue. Cet aveu est très souvent authentique prière.

Le dialogue du philosophe avec la Sagesse reste parlé dans l'accent de l'inquiétude, parce que sa première question : « Qui est l'homme ? » n'a pu se formuler. C'est-à-dire s'exprimer de telle sorte qu'elle implique une réponse nécessaire, facilement déductible en simple référence à l'expérience historique.

En fait, le philosophe cherche à atteindre ce qui pour le Sage est le commencement de la Sagesse : l'homme se connaissant lui-même. C'est pourquoi l'intentionnalité philosophique ne vise aucunement de prime abord à la certitude. Elle prétend cependant, et... c'est sa légitimité première, désigner tout au moins les conditions de la certitude. Mais à cette fin, la philosophie n'a pas donné de moyens convenables, tels qu'ils résoudraient, en tant que philosophie, l'inquiétude foncière de sa propre démarche.

L'aurait-elle fait que son histoire aurait pris fin, et que, par là même, se serait trouvée fondée une sagesse philosophique de la nature

d'une scolastique achevée, qui aurait pu légitimement (et aucune n'a pu jusqu'à présent le faire) opposer son universalité à l'actuelle occultation fragmentée de la Sagesse antique.

Philosophie et mythologie

De là vient la durée de la pensée philosophique, de là son histoire, qui est moins celle de la pensée humaine que celle de l'inquiétude systématisée de l'homme capable de connaissance, mais incapable de se connaître dès le premier jugement, par *nomination*. Incapable d'exprimer, en se donnant un nom, l'être *qu'il est véritablement*.

Il faut cependant préciser que cette inquiétude est celle de *l'homme-philosophe*. Ou, pour mieux dire, de l'homme en tant que philosophe. Mais si l'on peut dire que tout homme pourrait en principe, et comme par destination, être susceptible de cette conscience philosophique de soi il n'est pas possible, par contre, d'affirmer, a priori, qu'une telle nomination soit, en fait, hors d'atteinte de la pensée humaine. Sinon pour l'homme à qui tout texte traditionnel se présente comme définitivement hermétique. C'est organiquement le cas de l'homme-philosophe. Mais le sien seulement.

En d'autres termes, il faut déjà être déçu au nom de l'humanité entière du sens de la personne humaine selon la Tradition pour avoir le droit de prétendre que la destination philosophique soit le destin exclusif de l'être pensant. Que Dieu, s'il est, soit nécessairement le Dieu des philosophes. Un Dieu sans nom.

En fait, et c'est ce qui la définit face à la pensée traditionnelle, la philosophie n'a pas été capable d'exprimer la présence humaine en formules bidimensionnelles où l'intelligible se confondrait avec l'historique dans l'immédiat de l'aperception nominale. Ce mode direct de connaissance de l'humain reste le signe privilégié du langage de la Sagesse traditionnelle. La connaissance du nom de Dieu aussi.

C'était pourtant la première tâche de la philosophie, dans la mesure où elle espérait pouvoir fonder une sagesse autre que celle des mythologies dont le sens s'est perdu. Elle a hérité de leurs thèmes, certes, mais sans plus les comprendre, sinon par allusion à ce qu'ils pouvaient encore désigner sous l'aspect « culturel » voire folklorique. Cette espérance d'une nouvelle sagesse, cette tentative d'une autre sagesse tourna court en un processus général d'altération, de laïcisation des thèmes traditionnels déjà occultés au stade de la mise en geste rituelle, puis théâtrale. La « Nature humaine » remplace les « lignées »

humaines dès que le masque figure la personne, fût-ce le masque d'adoration.

Cette laïcisation, la science a pu la faire pour son compte, en ses objets successifs ; car pour les présences explorées par l'investigation scientifique, le particulier de l'événement se laisse réduire sans trop d'artifice à l'universel du fait. Du moins, cette artificialisation ne s'éprouve qu'à l'échelle des lignées humaines, quand se dévoilent les grandes crises d'une moralité dissociée du savoir anthropologique. C'est là seulement que l'homme éprouve la nostalgie des qualités cosmiques que la science a mises en question, en dévoilant par ses formules « essentielles » un monde froid parce que privé de chaleur, obscur parce que privé de lumière, maudit parce que privé de bénédictions, privé de Dieu parce que garanti par des lois universelles et nécessaires.

La promesse de confort impliquée dans le développement technique des formules scientifiques pouvait remplacer la bénédiction du naturel perdu. Bénédiction d'un monde sous le regard d'un Dieu, d'un Dieu qui voit. Mais cette promesse n'est valablement entendue que pendant le temps où l'homme peut encore garder l'espoir de la réussite de la philosophie. C'est-à-dire sa confiance, reconduite de penseur en penseur, dans l'autonomie d'une réflexion humaine cherchant à fonder la personne à qui était faite cette promesse de la terre « confortable ».

La philosophie a échoué ; la vigueur de ses recherches actuelles atteste cet échec. Sa question est de mieux en mieux posée. Et cela ne signifie pas seulement qu'elle se pose encore, mais qu'elle *continue à se poser*. Informée des progrès de sa propre démarche, et surtout du progrès des sciences, la philosophie n'a peut-être jamais été autant philosophique. Elle est éperdument. Éperdument lucide en même temps qu'inquiète.

L'histoire et nous dirions plus volontiers Dieu ont laissé à l'homme philosophique tout le temps de l'exploration scientifique, dans l'espoir que ce soit un homme se connaissant enfin, qui hérite de la connaissance objective du monde. La philosophie est en retard au rendez-vous. La théologie aussi, en cela même qu'elle est, sans se l'avouer clairement, une tentative philosophique parmi les autres. Celle de l'homme qui, par ailleurs, mais précisément par ailleurs, appartient à une lignée de croyants. La philosophie est née en Grèce. La Révélation fut donnée en Israël. La Théologie est une pensée *impossible*, l'histoire grecque ne présentant aucune des caractéristiques de l'histoire d'Israël. Mais elle est une pensée *nécessaire* car Israël est situé à l'intérieur d'une histoire unique, celle de l'humanité, de par

les impératifs mêmes de la Sagesse juive qui commence dans l'affirmation qu'il est un seul Maître de la totalité du monde.

... Il en résulte notamment que la conscience philosophique ou théologique ne peut plus trouver dans le fait, jadis évident, de l'inculture des Barbares l'excuse de l'échec permanent de sa tentative humaniste. Aujourd'hui les barbares ont la science à leur disposition. Non seulement des savants, mais la Science universelle et nécessaire. Non seulement des techniciens, mais la Technique efficace et souveraine.

L'histoire de la philosophie a commencé dans la rupture définitive de la pensée autonome avec les traditions mythologiques comme expression intelligible de la Sagesse. L'histoire de la science aussi. Mais il n'y a pas eu pour la philosophie cette seule désacralisation du langage et de la méthode qui réussit à la science. Il y a eu surtout profanation de l'homme. Mise en question définitive du sens de sa personne dans le dévoilement brutal du scandale que la Sagesse, en s'occultant, avait dénudé : que le hiatus entre le temps de l'homme et le temps du monde donne prise à la Raison sur l'Eternité et confère, à cette « impiété » hors l'idolâtrie, la souveraineté d'une nécessité sans limite atteignable. L'humanisme philosophique, ou théologique, a usé de la permission et a fait de l'homme un dieu absurde. Un dieu dont le Dieu est un quelqu'un privé des attributs de la Personne, bien que doué de toutes ses responsabilités. Un Dieu qui souffrirait au-delà des forces divines s'il était celui des croyants.

Philosophie et Révélation

Les philosophes parlent souvent de Dieu. C'est une de leurs obsessions les plus délicates. Ils en parlent chaque fois qu'ils sont ouvertement en quête d'un fondement à la personne humaine. Ils en parlent en fait constamment. Soit qu'ils le nomment par commodité de langage ; soit qu'ils ne le nomment pas, pour ne pas risquer un engagement inutile devant qui ne comprendrait pas les attendus du langage.

Car Dieu est pour eux la plus fixe des idées ; et, par définition, le point d'appui de tout ce qui importe à la pensée pour se constituer en personne. Le dogmatique se félicite de sa présence et le sceptique dénonce son absence.

C'est qu'il y a pour toute philosophie sérieuse une certaine nécessité de se rattacher à la permanence de la question philosophique. On pourrait aller jusqu'à parler d'une tradition de pensée philosophique, comme il y a une tradition de pensée religieuse. Elles sont l'une et l'autre les deux conséquences opposées que la pensée humaine a tirées

de la fin de la révélation objective. De la révélation au prophète et par le prophète. Pour se rattacher à sa tradition, toute philosophie devra donc faire le point. Il faut à chaque étape définir dans quelle perspective on hérite pour sa part de « la question ». Celle de l'homme. De l'homme qui parle dans le silence de Dieu, entendu comme silence vide.

Or, pour faire le point en philosophie, il faut se référer à cet horizon-là, celui du silence, du signe sans signification. Cet horizon est pour le philosophe la demeure de Dieu. À peu près comme le ciel des croyants, le lieu des références, le centre des coordonnées, tels qu'ils puissent permettre l'expression de la plus grande généralité, de même qu'il y a un seul ciel à toutes les terres. Pourtant l'hébreu ne dit pas « le ciel », il dit « les cieux ». Pour lui le ciel est au duel¹. Il sait même dire « les Cieux des Cieux », pour lui le ciel est aussi multiple que les terres².

Mais c'est depuis que Dieu ne parle plus lui-même qu'on prétend qu'il parle du ciel. Les croyants de la Bible savent qu'il n'en était habituellement pas ainsi du « Dieu qui parlait de la gorge des prophètes ». Le philosophe le sait aussi. C'est pourquoi il a remplacé le prophète. D'où la tentation du théologien, décelable déjà chez Maïmonide, et dénoncée par les plus sincères de ses adversaires. Tentation de parler de Dieu au nom de la *Lumière naturelle*. Mais le philosophe a d'abord proclamé que le Dieu des philosophes ne parle pas dans le discours du philosophe. Il ne parle pas non plus dans celui du théologien.

Il faut en effet remarquer ici que si l'histoire de la philosophie commence intrinsèquement au moment de la perte de la clef secrète des mythologies, ce moment est, d'autre part, celui de la fin de la prophétie biblique. Le dernier des prophètes est logiquement contemporain du premier des philosophes. Le dernier prophète fut ontologiquement le premier présocratique.

En vérité, c'est dans le silence du vrai prophète que s'entend le discours du vrai philosophe ; Maïmonide fut ainsi. Son niveau ne fut jamais atteint en Israël. Mais sa théologie ne fut qu'une belle œuvre d'art, exigée par l'ignorance traditionnelle des clercs de son temps, imbus de pseudo-philosophie imitée d'Aristote ou de Platon. Dans sa lucidité de « plus grand Juif en Israël après Moïse », il a tenté de les convaincre. Il n'y a pas réussi. Quand le ver est dans le fruit, il faut jeter le fruit selon la Loi. Il y a d'autres fleurs sur l'arbre d'Israël. L'école de ses adversaires a préféré parler de la sève au lieu de se borner à dire abondamment que l'arbre ne peut vivre sans sève, et que seul l'ignorant des sciences botaniques peut croire le contraire.

Cela signifie, en meilleure part, que le discours philosophique est une pathétique protestation contre le silence de Dieu. Et, depuis la fin de la prophétie, le silence des Sages. Un très long labeur sur le thème de l'être littéralement livré à ses propres forces. Qu'il y ait à ce silence de Dieu d'excellentes raisons, le philosophe le pressent. Mais il y en a une, déconcertante de naïveté, qu'il n'a jamais découverte. Elle nous concerne, nous et nos maîtres. Dieu a déjà dit tout ce qu'il avait à dire aux hommes, et après le temps de la prophétie, le sens de la Parole appartient à Israël qui l'a reçue. Les autres raisons, le philosophe pousse parfois l'inquiétude jusqu'à les comprendre, et souvent ce qu'il en a compris ébranle le monde³.

C'est que la patience est difficilement à la mesure de l'histoire. L'homme est mortel, et il ne naît pas habituellement avec une harpe à la place du cœur. L'homme est mortel, et c'est le principe de tout syllogisme. Mais jamais encore il n'a eu la satisfaction d'être homme, et cela seulement : être pensant, animal doué de raison. L'hébreu dirait : « vivant qui parle ». Jamais, ou du moins pas encore. Car il a dû, depuis le geste d'Adam, investir sa pensée à s'occuper d'assurer sa vie arrachée à la terre.

La tradition juive enseigne ici le sens de l'observance du repos du septième jour. Au niveau de la jouissance d'être homme ; il est de nous assurer cette jouissance-là, à la lettre⁴. Être pensant et cela essentiellement. C'est pourquoi le septième jour strictement observé est dit être « de l'étoffe du monde à venir⁵ ». Très précis lorsqu'il s'agit de l'évaluation quantitative des qualités, le Talmud enseigne (*Bera-khot* 57 B) : « Le feu est le soixantième de l'enfer, le goût du miel est le soixantième de celui de la manne ; le shabat est le soixantième du monde à venir, le sommeil est le soixantième de la mort, le rêve est le soixantième de la prophétie. » L'homme reste cependant l'homme de ce monde-ci, et des six jours de la semaine.

Or, c'est dans le monde présent qu'il est important que Dieu parle. C'est pendant la nuit que l'homme a besoin de lumière, quand il est las de son sommeil. Et dans cette nuit-là, il arrive que l'homme s'éclaire à la lueur de son propre regard. La philosophie est aussi cela. Une inquiétude, mais aussi une révolte. Une parole qui dénonce un silence, quoi qu'elle dise. Une lumière qui, par destination, n'éclaire que choses obscures. Un soixantième de certitude. L'homme du sens commun ne comprend pas ce pathétique. Mais il arrive que le croyant comprenne. C'est pourquoi il se méfie du philosophe. Ne va-t-il pas dire tout haut ce que chacun pense, mal, tout bas ? Il arrive aussi que le philosophe, découvrant l'ampleur de son drame humain, prenne sa pensée en pitié. Et dans cette pensée prise en pitié, il voit, comme

l'a très finement enseigné Maïmonide⁶, la gloire de Dieu. Alors il se convertit. Il ne se convertissait plus au judaïsme depuis l'émancipation des Juifs ; c'est-à-dire depuis l'arrêt de la transmission, à leur niveau réel, des textes de la tradition juive.

1. Le mot *Shamaïm* est en effet un duel. Cette racine ne se trouve jamais au singulier, dans toute l'Écriture, sinon sous la forme *Sham*, l'endroit, ou *Shem*, le Nom.

2. Le Talmud atteste (traité *Shevuot* IV) que le mot « Cieux » ne peut en aucun cas être considéré comme un des noms de Dieu, et n'est susceptible par conséquent d'aucune « vénération » propre au sacré.

3. Seul un ébranlement définitif empêche d'apercevoir que ces ébranlements atteignent d'abord, et systématiquement, les Juifs.

4. Voir Talmud traité *Shabat* 118 AB.

5. Cf. la 6^e strophe très populaire du poème *Ma yedidout ménouhatekh* dont la source se trouve dans la pensée commune au Talmud et au Zohar que le shabat du 7^e jour est préfiguration du monde à venir.

6. Rambam, commentaire de la *Mishnah*, traité *Haguigah* II, 11 B. Cf. aussi Maïmonide, *Le Guide des Égarés*, première partie, chap. 32.